

Zitierhinweis

Mudry, Philippe: Rezension über: Maxime Pierre, Carmen. Étude d'une catégorie sonore romaine, Paris: Les Belles Lettres, 2016, in: *Museum Helveticum*, 74(2017), 2, S. 244-245, DOI: 10.21245/rec.ant.583048969



copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

particularités syntaxiques envisagées en parallèle avec leurs réalisations grecques. Une autre intrépidité de l'éditrice est d'avoir affronté une tradition foisonnante pour en établir une hiérarchie et ainsi aboutir à la constitution d'un stemma (CXIV), ce qui, de nos jours est d'une audace qui force le respect. On en tire évidemment une connaissance de la pratique de Priscien apurée de remaniements et ajouts postérieurs d'autant plus faciles à repérer que la complexité d'un lexique bilingue attirait de ces fautes et manques – tous les manuscrits ne contiennent pas cet appendice – qui permettent de fonder précisément une généalogie; l'apparat critique, qui reste toutefois extrêmement consistant, s'en trouve d'autant allégé. L'intérêt tout particulier de ce volume est de fournir une édition commentée de cette confrontation unique dans la littérature grammaticale de particularités syntaxiques latines et de leurs équivalents grecs. Cette mise en présence ne serait qu'une curiosité si elle ne se produisait dans une culture perfusée de cette conviction que le latin descendait du grec; on lira donc ce recueil comme celui d'autant de perplexités devant une fille qui n'a pas les yeux de sa mère. Il va de soi que l'on attend avec impatience le volume suivant qui portera le commentaire indispensable à ce qui n'est pour l'heure qu'une édition, quelque remarquable soit-elle.

Carole Fry, Genève

Cassiodorus Senator: Einführung in die geistlichen und weltlichen Wissenschaften (*Institutiones divinarum et saecularium litterarum*). Herausgegeben von *Andreas Pronay*. Spudasmata 163.

G. Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2014. 354 S.

Cassiodore a été un homme de la synthèse et du bilan, un homme non pas tourné vers le passé mais, fait rarissime en romanité, vers le futur. Il a cela en commun avec un Isidore de Séville que la fin est arrivée et qu'il s'agit de ne pas laisser tout perdre. On le trouvera ainsi, à l'image des Nichomachi un bon siècle et demi plus tôt, en sauveur par réédition et copie d'une part non négligeable de ce qui nous est parvenu de la littérature latine et plus particulièrement profane. Les *Institutiones divinarum et saecularium litterarum* sont le véhicule privilégié de cette sauvegarde. Cassiodore est un homme de son temps dont l'encyclopédisme porte le désordre cognitif caractéristique; c'est dire que son encyclopédie, comme toutes ses semblables, est un bric-à-brac à peine ordonné en grands ensembles. La traduction en est à la fois facilitée car l'on ne s'y perd pas en vaste cathédrales intellectuelles, et compliquée car certains raisonnements ont la brutalité du trop bref. Dans le cas particulier des *Institutiones*, il reste le problème du style car, malgré le déni d'usage – *plus utilitatis inuenies quam decoris* –, l'auteur des composites complexes des *Variae* complique par un réflexe oratoire qu'il partage cependant avec tous les lettrés du temps. En francophone native, je suis évidemment inapte à juger de la qualité de traduction proposée par *Andreas Pronay* (P.), mais je me dois cependant de reconnaître que l'allemand tel que l'a jadis latinisé Luther, rend admirablement les complications tourbillonnaires d'un latin littéraire qui n'a en somme jamais été conçu comme un véritable moyen de communication. Compte tenu de sa mise en page, le commentaire (179–332) est de taille plus réduite que la traduction (28–178). On trouve confirmation à sa lecture que celui-ci ne doit que faciliter la compréhension d'une traduction que l'on sent comme l'objectif principal de P. Son commentaire est ainsi d'orientation strictement matérielle et ne dépasse jamais le strict minimum intellectif – on ne lui en fera toutefois pas grief car tout de son introduction le montre appliqué à cet unique but. Il reste que, dans un livre voulu comme le porteur d'une traduction, on attendrait des considérations traductologiques; là encore, on en fera pas de trop vilains griefs à P. car personne jamais nulle part ne se donne la peine de s'exprimer sur son travail de traduction.

Carole Fry, Genève

Maxime Pierre: *Carmen. Étude d'une catégorie sonore romaine*. Collection d'Études Anciennes 79, série latine. Les Belles Lettres, Paris 2016. 330 p.

Si vous êtes réfractaire à l'approche structuraliste de l'analyse linguistique et à sa liturgie lexicale, passez votre chemin. Mais vous perdriez beaucoup. Car voici un livre qui, enfin dirons-nous, empoigne à bras le corps le problème des emplois du terme *carmen*. Cette question a embarrassé, quand ce n'est pas désespéré, nombre de traducteurs qui proposaient des solutions que souvent ils ressentaient eux-mêmes comme insatisfaisantes car isolées et détachées de tout système de référence.

Se fondant à la fois sur l'analyse structurale du sens (travaux de R. Martin, C. Moussy et F. Bi-ville) et sur l'approche wittgensteinienne des «airs de famille», l'auteur propose ici une étude qui

s'attache à dégager ce qu'il appelle des «foyers de sens» plutôt qu'un sens global, mettant en lumière les variations d'emploi plutôt qu'un emploi supposé à chaque fois identique. En outre, le terme *carmen* n'est pas isolé, «mythifié» selon l'expression de l'auteur, mais considéré à l'intérieur de l'ensemble des dérivés de *canere* et confronté de manière particulièrement féconde à son «double», en l'occurrence le terme *cantus*.

Cette étude a le grand mérite de prendre en compte le contexte bilingue de la culture romaine par ses interférences permanentes entre le latin et le grec. Elle nous montre dans des enquêtes toujours fondées et pour la plupart convaincantes comment les termes analysés, qu'ils soient latins ou grecs, évoluent constamment et se redéfinissent dans des domaines aussi variés que l'acoustique (p. ex. le son des instruments, le chant des oiseaux), le droit (p. ex. les XII Tables, les tablettes de malédiction), la liturgie (p. ex. les incantations médicales, le *carmen* des Saliens, les prières des jeux séculaires), la divination (p. ex. les prophéties de la Sibylle, les énigmes de la Sphinge) ou encore les chapitres passionnants consacrés au *carmen* des poètes sous la République et sous Auguste (excellents les passages consacrés à Horace et à Propertius). Un dernier chapitre développe une réflexion intitulée «la performance du *carmen*» et s'attache à une redéfinition de l'énonciation poétique chez Horace et Virgile. Suit une conclusion qui réaffirme, au vu des investigations précédentes, que les emplois de *carmen* renvoient à une multiplicité de significations qui n'ont pas forcément de liens entre elles mais laissent apparaître des «foyers de signification» plutôt qu'un sens globalisant.

Avec ce livre nous disposons désormais d'une précieuse pour ne pas dire indispensable boussole dans un champ qui jusqu'à maintenant était voué à l'errance. Une vaste bibliographie le complète utilement, même si sa consultation se révèle peu commode par sa division parfois arbitraire entre différentes catégories d'ouvrages. L'index *nominum* mêle de façon surprenante *nomina* et *res* et se termine sans crier gare par un index des termes grecs que l'on ne dénicherait pas tout de suite.

Philippe Mudry, Lausanne

Bill Gladhill: Rethinking Roman alliance. A study in poetics and society. Cambridge University Press, Cambridge 2016. X, 216 p.

Bill Gladhill's (G.) Monographie behandelt das Phänomen des *foedus* («Bündnis») in Rom und will eine avancierte Begriffsgeschichte sein: G. sieht in *foedus* ein eigentliches «script of alliance», das zwischen Religion, Gesellschaft und Politik wirksam ist (2 u.ö.). Einleitung und erstes Kapitel fokussieren (begriffs)geschichtliche Hintergründe; Kapitel 2 bis 5 diskutieren die Präsenz von *foedus* bei Lukrez, Manilius, Vergil und Lucan. Angekündigt als «grand word story about *foedus*» (14), nimmt das erste Kapitel (17–61) seinen Ausgang von modernen Überlegungen zur Verwandtschaft von *foedus* und *fides*, ehe Livius als Kronzeuge für antike Konzeptionen aufgerufen wird: Anhand der Erzählung von Roms Bündnis mit Alba und dem Verrat des Mettius (Liv. 1,24–28) entwickelt G. ein Konzept des *foedus*, für das der spannungsvolle Zusammenhang von blutigem Opfer, Eidschwur (und den Folgen des Eidbruches) bestimmend ist: In *foedus* werde «the binary between narratives of unification, cooperation and harmony and of disintegration, hostility, and discord» ausgehandelt (2). Diese Spannung, die in den antiken Herleitungen des *foedus* vom Adjektiv *foedus* («abstossend») zutage trete, mache das dichterische Potential des *foedus* aus, dem G.s Einzelstudien nachspüren: «Atomizing ritual alliance» gilt Lukrez' Begriff des *foedus naturai*; «Star Wars in Manilius' *Astronomica*» rückt die Idee eines gesellschafts-stiftenden *foedus amicitiae* in den Vordergrund, während «Ritual alliance in Lucan's *Bellum Civile*» nachvollzieht, wie Lukan den Zusammenbruch einer auf *foedus* gründenden Ordnung inszeniert. Die längste und zugleich originellste Studie gilt der *Aeneis* («Ritual alliance in Vergil's *Aeneid*»). Insgesamt bietet G.s Buch viele anregende Überlegungen, auch wenn die Bedeutung von *foedus* bisweilen überschätzt wird. In einer Hinsicht enttäuscht G.s Buch aber: Es ist schlecht redigiert und wirkt stellenweise schlicht unfertig. So ist eine Anmerkung wie jene zu Dracontius' *De laudibus Dei* ärgerlich, die einfach festhält: «This entire poem deserves considerable analysis» (dies der ganze Text von 70 Anm. 1). Querverweise führen den Leser in die Irre (so z. B. 162, 167), und es sind nicht nur die lateinischen Zitate, sondern auch G.s englische Übersetzungen oft fehlerhaft. Wenn etwa Isidor (*orig.* 18,1,11 – nicht 28,11) die Etymologie des *foedus* von der brutalen Schlachtung eines Schweines (*a porca foede et crudeliter occisa*) mit dem Nachsatz *cuius mors optabatur ei qui a pace resillisset* begründet, so